

Pourquoi je suis resté

Maurice BELLET *

J'ai envie d'improviser à partir d'une réflexion qui m'a été faite : « Pourquoi êtes-vous resté ? » Forte question ! Je pense que je suis resté, malgré les événements qu'on a évoqués, pour la même raison qui m'avait fait accepter avec enthousiasme l'invitation de François Roustang. Pour en donner le contexte, elle est en lien avec cette affirmation de la fin du Concile : « Il y a nécessité de surmonter une tradition sclérosée, il faut recommencer comme si on était aux premiers siècles de l'Eglise. Il faut tout repenser » (Paul VI au cardinal Bea, cité par Congar dans son *Journal du Concile*). Tout repenser ! Excusez du peu. Créer, inventer, faire surgir une figure neuve de la foi et de l'Eglise ! Et pour moi, cela coïncidait avec ce que je croyais trouver dans l'ambition de *Christus* : descendre de la balançoire.

Quelle balançoire ? D'un côté, le chrétien habitant sa maison bien close, bien assurée, dans une position « défensive-offensive » vis-à-vis du monde extérieur. D'où l'expression qui est venue ensuite : « Il faut

* Ecrivain, Paris. Un choix de ses nombreux articles parus dans *Christus* (où le P. Bellet a été rédacteur permanent de 1965 à 1985) a été publié chez Bayard : *Passer par le feu* (2003). Parmi ses récents ouvrages, citons chez Desclée de Brouwer : *La nuit de Zachée* (2003) et *Le paradoxe infini* (2004), et au Seuil : *Un trajet vers l'essentiel* (avec G. Coq et A. Duprez, 2004). Ce texte est la transcription par la rédaction de son intervention du 17 janvier 2004.

passer au monde ! » Je me demande où l'on était avant... Et puis, de l'autre côté, au contraire, ceux qui veulent passer au monde, pour lesquels la grande affaire, ça paraissait finalement d'être acceptés par le monde, ce monde de la modernité, des sciences de l'homme, la physique, la technique, la démocratie, issu d'une chrétienté défaillante à la fin du Moyen Âge. Alors l'alternative, c'est : ou bien nous sauvons la foi, ou bien nous passons au monde. Ou bien nous sommes hors du monde, ou bien nous sommes du monde. C'est cette alternative qui me paraissait insupportable, parce que c'était vouloir faire mieux que Jésus Christ — et c'est toujours inquiétant quand les chrétiens veulent faire mieux que Jésus Christ ! Il a dit : « Vous êtes dans le monde, mais pas du monde. » C'est ce rapport-là qui me paraissait le cap juste.

« Dans le monde » ! Pas question de faire comme si nous pouvions nous en séparer. Et dans la spiritualité comme telle, il y a toujours ce danger-là, de croire que le spirituel, lui, est préservé des salissures du monde tel qu'il va. Et dans le monde actuel, le monde du retour au religieux dont on nous parle, il y a une tendance à cela qui peut, à la limite, prendre une forme sectaire : nous ne sommes pas atteints par la grossièreté des événements, de l'argent... De cette spiritualité-là, la religion de ce monde — qui est précisément l'argent — s'accommode fort bien. L'argent s'accommode fort bien du spirituel qui n'est que spirituel et qui ne se soucie pas de renverser l'iniquité régnante. C'est pour cela qu'il y a dans une certaine spiritualité contente de son superbe isolement une illusion totale. On y est encore plus présent au monde et baigné dans le monde actuel que ne sont ceux qui ont le souci de passer au monde.

Mais, de l'autre côté, « être du monde », avoir le souci d'être enfin accueilli, reçu, de ne pas faire de vagues, d'être bien vu de l'*intelligentsia*, d'être dans le grand consensus culturel, d'être soumis poliment au « crédible disponible », excusez-moi, je n'en ai rien à faire ! Je pense que l'homme selon l'Évangile, l'homme vraiment spirituel du Saint Esprit, est quelqu'un qui est confronté plus durement que quiconque à la réalité de ce monde, dans toute son épaisseur (et cela me paraît très ignatien) : le sexe et l'argent, la politique et peut-être suprêmement la pensée. Il est là-dedans, complètement, mais il n'est pas du monde.

Il y arrive avec le feu. Pour opérer une rupture qui sera toujours une rupture radicale ! Mais — et c'est cela qui est peut-être le plus décisif et que tout un christianisme, un catholicisme hargneux et

défensif a méconnu au nom de la vérité — si l'Evangile est rupture, c'est parce que l'Evangile est don. Le premier mot de l'Evangile, c'est : « Convertissez-vous... » Mais le véritable premier mot porté par cette parole, c'est celui qui vient tout de suite après : « ... car le Royaume de Dieu est là. » Et le Royaume de Dieu, c'est le don que Dieu fait aux hommes pour que les hommes sortent enfin de l'infinie détresse qui les hante, jusque dans la culture, pour rappeler ce mot de George Steiner : « Le XX^e siècle nous a appris que la culture ne protège pas de la barbarie. » Cette attitude-là, c'est vraiment l'attitude de Jésus *soi-même*. Il ne s'est pas « adapté » à la mentalité des occupants romains, ou des zélotes ou des pharisiens. Il ne s'est pas non plus retiré au désert ou à Alexandrie pour y méditer la philosophie. Il est allé à Jérusalem pour se faire tuer. Comme présence au monde, c'est du premier choix ! Ce n'est pas l'arrangement. C'est la rupture. Et la rupture de cette ascèse qui me paraît être véritablement christique, qui n'est pas une ascèse de moi sur moi, sur mon corps, une ascèse de privation qui fait de soi-même un être purifié, mais l'ascèse christique qui est d'aimer jusque dans la région des ténèbres.

Alors c'est vrai que j'étais venu à *Christus* parce que je sentais cela. Peut-être y a-t-il eu chez Roustang, peut-être chez de Certeau, une certaine fascination pour ce monde moderne, les sciences de l'homme... Ce qui est en cause à ce moment-là, c'est que l'Evangile se remette à fonctionner « comme » Evangile, comme parole toujours inentendue, toujours inouïe : une parole aimante (pas une parole sur l'amour !), et dans la confrontation la plus extrême avec ce qui fait l'homme et avec les difficultés de l'homme, en particulier tout ce qui a rapport à la pensée.

Et là, on rencontre une autre balançoire, qui a été effrayante pour l'Eglise des temps modernes : la croyance et la critique ! Le croyant est un croyant, c'est-à-dire que, dans la mentalité d'une certaine raison triomphante et soupçonneuse, c'est un monsieur qui a une opinion particulièrement dure (la foi, c'est une opinion dure). Et en face, il y a la critique qui est libre, qui est une instance de jugement sans préjugé. Vous êtes sur cette balançoire où le lieu de la vérité, c'est la critique, et où la foi est toujours dans l'inquiétude de ce qui va lui arriver. Alors, si vous êtes du premier côté de la balançoire, vous défendez énergiquement la foi contre les assauts d'une pensée incroyante. Et vous avez affaire successivement à la découverte de l'Amérique, à la physique, à la chimie, à la biologie, à l'histoire, à la

démocratie, à la psychanalyse, à Kant, Hegel, Marx, Freud, Nietzsche. Et à chaque fois, il s'agit de résister tant qu'on peut, pour finalement faire des concessions inévitables. On veut suivre avec enthousiasme le train de la modernité, mais c'est encore, pour la théologie, façon de suivre les événements intellectuels au lieu d'être, comme au XIII^e siècle, celle qui les décide.

Ce qui avait animé mon travail, y compris à *Christus*, c'était l'idée que la foi elle-même est critique. La thèse que j'avais faite avec Paul Ricoeur en philosophie, c'était : « La fonction critique *dans* la certitude religieuse ». Je ne veux pas de la foi comme une opinion dure. Je veux une foi critique, car la parole évangélique, la pensée évangélique est la pensée la plus durement critique qui soit, parce que, précisément, ce qu'elle met en cause, ce n'est pas ceci ou cela, mais le monde : « Vous n'êtes pas du monde » ! Le lieu critique absolu, c'est la croix du Christ.

Alors je pense que cette balançoire « croyance-critique » a été très redoutable. Elle a joué peut-être dans le cas de Georges Morel. Ça signifie que si je veux être un homme spirituel, la spiritualité ne peut pas du tout être indifférente à cela. Le spirituel, c'est celui qui pense au cœur de sa foi : le spirituel sans pensée est redoutable, non critique, vulnérable aux illusions. Quelquefois, les gens considèrent l'Évangile comme un livre qui ne pense pas, bon pour la piété. Il faut faire la grâce au Saint Esprit de croire qu'il est capable de penser ! Et la pensée, là-dedans, est indissociable de l'écoute de l'Évangile, d'une parole qui pense. L'une des catastrophes de l'Eglise d'Occident, c'est la séparation de la spiritualité et de la pensée, d'une théologie dont la prière est réduite au *Veni Sancte Spiritus* avant le cours, et d'une piété qui s'abstient de réfléchir sous prétexte que ce serait encombrer les bonnes dispositions de l'âme. Je ne marche pas ! Ce que je mets en cause, ce n'est ni le spirituel, ni les sciences humaines, mais une attitude qui, sous prétexte de spiritualité, ne veut pas entendre la question, ou qui, sous prétexte d'attention au monde, s' imagine qu'il suffit de rendre le spirituel acceptable pour avoir fait le travail. Le bon rapport, c'est d'être assez spirituel pour accepter toute critique, et assez compétent en sciences humaines pour se rendre compte de ce qu'elles signifient d'exigences par rapport à la foi.

On a marché dans cet esprit-là à *Christus*, et je pense qu'il faut le radicaliser : je refuse la séparation entre la spiritualité et la pensée critique et l'action. Il peut y avoir des répartitions ensuite, bien sûr, mais l'unité est première. Une piété qui ne pense pas est forcément soumise à l'ambiance intellectuelle du temps. Et l'unité profonde suppose

une critique sévère du monde tel qu'il est. La grande époque de la séduction des sciences de l'homme a pris un coup de vieux : après les spasmes de l'Ecole de Lacan, après la remontée en psychiatrie des méthodes américaines et de la chimie, la psychanalyse ne règne plus... Nous sommes dans un delta où une civilisation née avec Descartes et Galilée, la formidable civilisation réussissant plus que jamais, laisse se creuser, au milieu d'un progrès prodigieux, un trou noir. Les enthousiasmes idéologiques de la fin du XX^e siècle sont finis. Il reste l'argent, et les pulsions, cette nouvelle religion qui est à la fois une collectivisation forcenée avec une discipline formidable et un individualisme total. Il y a certes autre chose, mais « la culture ne protège pas de la barbarie ».

La question qui monte, c'est : qu'est-ce qui va nous protéger de la barbarie ? Si je crois, et j'ose le croire, que c'est l'Evangile, alors il faut un Evangile qui surgisse des cendres accumulées, qui parle avec une violence incomparable, généreuse et bienveillante. Inlassablement bienveillante envers les gens d'en bas. La plus haute épreuve de pensée inspirée de l'Evangile coïncide avec cette transgression qui fait qu'au lieu d'obéir à l'ordre du monde et aux choses telles qu'elles doivent être, le sage, le prophète, le roi s'en va jusque dans l'en bas, de sorte que les gens d'en bas peuvent dire : « Il est des nôtres ! » Car si vous dites : « Moi, je ne suis pas d'en bas », vous risquez d'être dans une position délicate, parce qu'Il a dit : « Je ne suis pas venu sauver les justes mais les pécheurs. »

Ce travail, c'est celui de l'Esprit Saint qui nous laboure, pour que nous acceptions l'humilité et que, dans cet « en bas », nous fassions ce qui est le plus haut, ce travail de critique qui est en même temps un travail créateur, comme s'il fallait qu'au point où nous en sommes arrivés l'humanité s'engendre à nouveau elle-même, qu'une nouvelle figure d'humanité paraisse... C'est la différence d'avec la fin du XX^e siècle, où l'on pouvait avoir l'impression que la pauvre Eglise émergeait laborieusement de siècles de lassitude et de crispation, tandis que le monde était dans son triomphe. C'est fini, cela ! Le monde n'est pas très brillant non plus. De sorte que, peut-être, on est tous dans la même *crisis*, au sens évangélique de ce mot. Et qu'il y a urgence qu'elle paraisse à nouveau, la parole qui donne à l'être humain de pouvoir se supporter, de pouvoir être séparé d'effroyables puissances de destruction qui sont en lui.

Nous sommes toujours dans ce moment-là. Les grands moments historiques durent des siècles, ils ne sont jamais « dans le journal ». La fin des temps modernes — il faut bien donner une date —, c'est le 2 août 1914, le premier coup de canon de la guerre de quatorze. On ne s'en est pas aperçu tout de suite. Ce qui a fini là, c'est l'âme profonde de la modernité née en Europe, qui disait : « Nous sommes en train de créer la nouvelle humanité. » Elle dure, cette fin, et on est dedans, dans cette désespérance-là, dans un moment historique qui peut durer très longtemps. Mais il faut que nous trouvions, ensemble, un nouveau départ pour assumer ce que nous avons fait, dans ce qu'il y a de bien et dans ce qu'il y a de pire. Que pouvons-nous faire qui soit autre que « Star academy », la pub, le fric ?... La question reste ouverte, mais elle est posée. Il faut la porter. La haute raison, qui a eu tant de faveurs jusque parmi les chrétiens éclairés, se tient dans sa solitude critique ; celle que nous avons à redécouvrir se tient dans l'écoute de ce qui peut la déconcerter jusqu'en ses principes. Elle peut être foi, précisément parce que la foi est écoute.

Tout est lié à ce passage que nous avons à faire. Le croyant n'est pas préservé de l'épreuve. Du côté du maître en spiritualité, il y a là une tâche capitale, une tâche de pensée. Car vis-à-vis de cette épreuve, bien des gens vivent une expérience spirituelle — au sens fort — qu'ils ne peuvent pas vivre explicitement, parce que l'être humain est parole et qu'il n'y a pas de langage disponible. C'est pire que le refoulement ! Et ce n'est pas fini : notre espace spirituel est trop petit. Il faut des mots qui permettent de parler. La substance de cette épreuve, c'est précisément que l'espace humain de la foi s'est comme détruit. Il y a des croyants, des saints qui la vivent, mais aussi des millions de gens qui la vivent sans le savoir. C'est pour cela qu'il faut travailler. Parmi les gens de haute spiritualité dont on parle dans l'Eglise avec faveur et admiration, il y en a deux, deux femmes, qui dans l'épreuve ont vraiment connu l'extrême : Thérèse de Lisieux et Mère Teresa. Elles ont traversé les ténèbres. Pas seulement un moment obscur, mais l'effondrement du chemin. Il est de l'esprit de l'Evangile, et de l'esprit d'Ignace aussi, de penser que ce qui peut apparaître comme le pire, la destruction, peut être traversé. Deux mots résonnent dans la Bible : « même si », si la ruine de Jérusalem, si le Christ crucifié... Là même justement resurgit la vie. Il ne faudrait pas que nous soyons dans un christianisme du « comme si » : tout se passe comme si nous aimions, comme si nous avions la foi, etc.

Si je suis venu à *Christus*, si j'y suis resté, c'est parce que j'avais le sentiment que le travail que l'on y faisait avait rapport à ce que je viens d'évoquer. On a fait ce qu'on a pu : le propre de l'homme de foi n'est pas de résoudre les questions, mais de les porter, et de faire que ce qui était pour lui épreuve, doute, difficulté, obscurité de la foi, devienne l'espèce d'écart vivifiant qui le contraint à créer et à inventer sans cesse. Et cet esprit de création n'est pas étranger à ce que voulait saint Ignace lui-même.